

Extrait de :

Henri Ellenberger (1995) *Médecines de l'âme. Essais d'histoire de la folie et des guérisons psychiques.*
Paris : Fayard, p. 123-142

Moriz Benedikt,
ou le destin tragique d'un pionnier de l'inconscient
(1835-1920) ¹

L'histoire de la médecine — comme l'histoire en général — peut être écrite de deux façons. Soit d'après la théorie des grands hommes (de temps en temps se lève un puissant génie qui apporte des idées entièrement nouvelles, fait de grandes découvertes, révolutionne la science), soit d'après la conception romantique du génie des masses (tout progrès véritable résulterait d'une accumulation de milliers d'intuitions et de découvertes émanant du peuple). En médecine, la deuxième hypothèse revient à accorder un rôle primordial aux praticiens obscurs, sinon même à leurs malades.

Une troisième conception reconnaît à la fois le rôle des grands génies et celui du peuple, mais elle suppose aussi qu'il existe tous les intermédiaires entre ces deux extrêmes : à égale distance entre le praticien obscur et le médecin génial se placent des hommes dont la brillante intelligence et l'esprit créateur engendrent maintes idées nouvelles, mais dont, pour différentes raisons, la personnalité et les découvertes demeurent dans l'ombre. L'histoire de la médecine tend à méconnaître leur rôle et à oublier leur existence. Et pourtant, ce sont eux qui ont parfois imprimé aux grands hommes une impulsion décisive. Il arrive quelquefois que les brillantes réalisations des hommes de génie ne sont que l'élaboration et l'aboutissement des idées qu'ils avaient empruntées à ces inconnus.

124

Je me propose d'élucider le cas d'un de ces hommes obscurs, le médecin autrichien Moriz Benedikt (1835-1920). Notons tout d'abord un petit fait caractéristique : lorsqu'on prononce de nos jours le nom de Moriz Benedikt devant un Autrichien, celui-ci a tendance à croire qu'on lui parle d'un publiciste de ce nom qui fut le directeur du grand quotidien de Vienne, la *Neue Freie Presse*. Aujourd'hui peu d'Autrichiens, même parmi les médecins, ont entendu parler de son homonyme, le docteur Moriz Benedikt.

Je suis reconnaissant à Mme le professeur Erna Lesky, directrice de l'Institut d'Histoire de la Médecine de l'université de Vienne, d'avoir attiré mon attention sur ce personnage si

¹ Paru dans *Confrontations psychiatriques*, 1973, vol. 11, p. 183-200, sous le titre : « Moriz Benedikt (1835-1920) ». Repris dans *Les mouvements de libération mythiques et autres essais sur l'histoire de la psychiatrie* (Montréal : Éd. Quinze, 1978, p. 131-152), puis dans *Beyond the Unconscious : Essays of Henri Ellenberger in the History of Psychiatry* (Princeton Legacy Library, 1993, p. 104-118) sous le titre : « Moriz Benedikt (1835-1920) : An Insufficiently Appreciated Pioneer of Psychoanalysis ».

Ellenberger se trompe sur l'orthographe du prénom de Benedikt qui s'écrit Moriz et non pas Moritz. Cette erreur a été recopiée par la suite, d'autant que le prénom de son homonyme, directeur de la *Neue Freie Presse* s'écrit Moritz. Merci à Mikkel Borch-Jacobsen de m'avoir signalé cette erreur que j'ai donc corrigée (N.de l'E.).

digne d'intérêt et de m'avoir conseillé d'étudier son œuvre lorsque je poursuivais mes recherches sur les origines et les sources de la psychiatrie dynamique moderne. Mon étude sur Benedikt a été facilitée par le fait que l'Institut d'Histoire de la Médecine de Vienne possède une collection à peu près complète de ses ouvrages et des tirés à part de ses nombreux articles.

Qui était Moriz Benedikt ?

Ainsi que me l'a fait remarquer Mme Erna Lesky, les historiens de la psychanalyse auraient dû soupçonner le rôle de Benedikt, puisque celui-ci avait été mentionné par Freud lui-même dans une note figurant au bas d'une page dans sa *Communication Préliminaire* de 1893. On y lit : « Ce qui se rapproche le plus de nos conceptions théoriques et thérapeutiques, nous l'avons trouvé dans certaines remarques publiées occasionnellement par Benedikt et dont nous nous occuperons ailleurs. » Cette note attira l'attention de Janet qui exprima son regret de n'avoir pu se procurer lesdites publications de Benedikt.

Dans les *Etudes sur l'Hystérie*² de Breuer et Freud, publiées en 1895, Freud ne fait pas mention de Benedikt. En revanche, Benedikt est mentionné dans le chapitre sur la théorie de l'hystérie, écrit dans le même ouvrage par Joseph Breuer. Breuer y parle du conflit entre les impulsions sexuelles et la conscience morale comme d'« un fait d'expérience journalière » qui constitue une source d'angoisse. Ici aussi, une note au bas de la page réfère le lecteur à Benedikt : « Voir sur ce point quelques communications et remarques intéressantes faites par Benedikt (1889) et réimprimées dans son livre *Hypnotisme et Suggestion* (1894, p. 51 et suivantes). »

125

Dans les œuvres de Freud, nous ne trouvons qu'une seule autre courte mention de Benedikt en 1900 dans la *Traumdeutung* (p. 288), à propos du rêve éveillé. « Le rôle que joue cet élément dans notre vie mentale n'a pas encore été reconnu à fond et élucidé par les psychiatres : M. Benedikt a fait dans ce sens ce qui me paraît être un début très encourageant. »

Par ailleurs, nous connaissons, grâce à Ernest Jones, deux mentions de Benedikt dans la correspondance de Freud. Jones, qui avait eu accès aux lettres de Freud à sa fiancée, dit que Freud était très habile dans l'art de décrire les gens, et Jones mentionne Benedikt parmi les personnes ainsi décrites par Freud (sans donner de citation textuelle)³.

Nous apprenons par une autre lettre de Freud à sa fiancée que Benedikt lui avait donné une lettre d'introduction pour Charcot⁴. La lettre de Freud, datée du 21 octobre 1885, a été récemment publiée dans une anthologie de sa correspondance ; Freud y raconte que Charcot avait reconnu l'écriture de Benedikt avant même d'avoir ouvert la lettre. Ce détail confirme ce que Benedikt disait dans ses Mémoires sur l'amitié étroite qui existait entre lui et Charcot⁵.

Il est surprenant de constater que, dans l'abondante littérature qui a été consacrée à Freud, on ne trouve presque aucune mention de Benedikt. Maria Dorer a attiré l'attention sur ce point dans son livre sur les fondements historiques de la psychanalyse

² Breuer-Freud, *Studien über Hysterie*, Leipzig-Vienne, Deuticke, 1895, p. 184.

³ Ernest Jones, *Sigmund Freud. Life and Work*, vol. I, Londres, the Hogarth Press, 1953, p. 159.

⁴ *Ibid.*, p. 228.

⁵ Sigmund Freud, *Briefe*, Frankfurt, Fischer, 1960, p. 170.

(1932), en ajoutant que Benedikt avait souligné l'importance et le rôle pathogène de l'instinct sexuel et de son refoulement⁶.

Dans sa biographie de Freud, Jones mentionne plusieurs fois Benedikt. Il parle de lui comme de l'un des promoteurs de l'hypnotisme à Vienne, et il rapporte à son sujet deux incidents sans en indiquer les sources⁷.

126

Jones écrit que Benedikt avait été un élève du célèbre professeur Skoda, et que lorsque vint son tour d'enseigner, son premier élève fut Ernest Brücke. Il s'agit là d'une erreur : en fait, Brücke était de seize ans l'aîné de Benedikt (Brücke naquit en 1819, Benedikt en 1835). C'est, tout au contraire, Benedikt qui fut l'un des premiers élèves de Brücke à Vienne.

Jones raconte aussi que lorsque Hansen fit une démonstration publique d'hypnotisme à Vienne, Benedikt lui demanda s'il lui était jamais arrivé de trouver un sujet capable de parler, sous hypnose, une langue qu'il ignorait à l'état de veille. Hansen lui répondit qu'il avait, en effet, entendu en Afrique du Sud un officier anglais s'exprimer sous hypnose dans une langue inconnue. Benedikt lui déclara que cette langue était sûrement le gallois ; Hansen reconnut l'exactitude de sa remarque et lui demanda comment il pouvait le savoir. Benedikt répondit : « J'ai le don de communiquer à travers de grands espaces et je peux facilement atteindre l'Afrique du Sud. » Le même incident est rapporté par Benedikt dans ses Mémoires, d'une façon un peu différente. Benedikt avait remarqué qu'une grande partie de ce que disaient les sujets hypnotisés remontait à leur première enfance. Par conséquent, si un Anglais se mettait à parler dans une langue inconnue, il s'agissait très vraisemblablement du gallois, puisque le Pays de Galles est la seule région d'Angleterre dont les natifs peuvent parler une « langue étrangère » dès leur tendre enfance et l'oublier complètement plus tard. La réponse de Benedikt était donc une déduction logique, mais il ne se souciait pas de l'expliquer au charlatan Hansen et il s'en tira par cette réplique désinvolte.

Ola Andersson⁸ semble avoir été le seul historien de la psychanalyse qui ait prêté plus qu'une attention passagère aux relations entre Benedikt et Freud :

« La description faite par Moriz Benedikt de son expérience thérapeutique dans les cas d'hystérie inclut la série complète des méthodes thérapeutiques utilisées par les médecins des nerfs de son époque, mais ce qui, apparemment, offrait un intérêt tout particulier à Freud et Breuer en 1892, était l'exposé qu'il y donnait de son attitude envers les malades et de ses interventions psychologiques souvent fort énergiques.

127

Benedikt soulignait combien il était important que le thérapeute pénètre dans l'histoire de la vie de ses patients et dévoile les secrets liés à la genèse de leurs troubles. Dans plusieurs observations qu'il publiait, le point critique du traitement avait consisté justement dans l'application de ce procédé. Un point qui pouvait avoir pour Freud une signification spéciale était le fait que Benedikt ne préconisait pas l'emploi de la suggestion sous hypnose et qu'il n'hésitait pas à explorer les secrets

⁶ Maria Dorer, *Historische Grundlagen der Psychoanalyse*, Leipzig, F. Meiner, 1932.

⁷ Ernest Jones, *op. cit.*, p. 251-252.

⁸ Ola Andersson, *Studies in the Prehistory of Psychoanalysis*, Stockholm, Svenska Bokforlaget, 1962, p. 115-116. Trad., *Freud avant Freud. La préhistoire de la psychanalyse* (1886-1896). Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1997, 316 p.

de la vie sexuelle. Bien plus, il affirmait combien il était important que le patient affronte le dévoilement de ces secrets à l'état de veille [...].

Les points de vue de Benedikt sont d'un intérêt particulier par rapport au développement des idées de Freud. D'après les observations de "Miss Lucy R." et de "Frl. Elisabeth v. R.", contenues dans les *Studien über Hysterie*, Freud avait fait dès la fin de 1892 ses premières tentatives pour traiter des malades hystériques à l'état de veille, et ses expériences dans ce sens le conduisirent à envisager la valeur du "courage moral" d'une manière fort semblable à celle que Benedikt avait déjà exprimée en 1889. »

Ce que dit ici Andersson ne peut que stimuler notre curiosité, mais, pour approfondir le sujet, il nous faut examiner de plus près la vie, la personnalité et les écrits de Moriz Benedikt.

La vie de Moriz Benedikt

Nous disposons de plusieurs sources d'information sur Benedikt :

- Quelques articles nécrologiques publiés après sa mort en 1920 dans les revues médicales autrichiennes.
- Les descriptions de Benedikt faites par des personnes qui l'avaient connu, notamment par Strümpell dans ses Mémoires,
- L'autobiographie de Benedikt, qui constitue un récit d'un rare intérêt, écrit par un homme doué d'un grand talent littéraire.
- Les autres ouvrages de Benedikt, qui renferment souvent beaucoup de détails personnels.
- Un excellent exposé sur la vie et l'œuvre de Benedikt se trouve dans le livre d'Erna Lesky⁹ consacré à l'histoire de l'École de Médecine de Vienne au XIX^e siècle.

128

Le meilleur moyen d'apprendre à connaître Benedikt est de commencer par son autobiographie, publiée en 1906, lorsqu'il avait 71 ans¹⁰. C'est l'ouvrage d'un homme âgé, profondément désabusé, qui parle de lui-même et des autres avec une franchise complète.

Benedikt naquit le 4 juillet 1835. Son père était un marchand juif dans la petite ville d'Eisenstadt, dans la province du Burgenland (nous reviendrons plus tard sur l'intérêt de ce détail). Son autobiographie laisse bien voir qu'il avait le sentiment d'être né et d'avoir passé sa jeunesse dans un monde en pleine transformation. En 1835, l'année de sa naissance, la monarchie autrichienne avait encore un gouvernement féodal et autocratique sous lequel les Juifs n'avaient que des droits limités. Au moment où Benedikt atteignit ses 13 ans, la révolution de 1848 ébranla les fondements de l'Empire autrichien ; elle fut suivie d'une réaction politique temporaire mais très rude. En 1852 (Benedikt avait 17 ans) commença une longue période de libéralisme politique ; les Juifs obtinrent l'égalité des droits politiques, d'abord officieusement, puis officiellement en 1867 (Benedikt avait alors 32 ans). Cette période fut marquée par un grand essor économique, et par ce qu'on appellerait en termes actuels une « explosion » dans le domaine de l'instruction publique.

⁹ Erna Lesky, *Die Wiener medizinische Schule im 19. Jahrhundert*, Graz-Cologne, Böhlau, 1965, p. 390-393.

¹⁰ Moriz Benedikt, *Aus meinem Leben. Erinnerungen und Erörterungen*, Carl Konegen, Vienne, 1906, 421 p.

Ce fut aussi une période de libéralisme politique et l'antisémitisme disparut pendant plusieurs décennies. Des sentiments romantiques et nationalistes, qui avaient pris naissance au sein des populations de langue allemande, s'étendirent aux minorités de l'Empire, si bien que le gouvernement dut affronter de difficiles problèmes causés par l'agitation au sein des minorités slaves et autres. Vers la fin du siècle, des tendances réactionnaires se firent jour dans le monde politique et l'antisémitisme refit surface. Benedikt s'intéressait beaucoup à la politique austro-hongroise. Patriote fervent, il estimait qu'il fallait accorder une large autonomie linguistique et culturelle aux minorités, tout en préservant la cohésion de la monarchie et en renforçant le rôle de l'Empereur. La lutte désespérée de la double Monarchie pendant la Première Guerre mondiale, son écroulement en 1918, vinrent grossir la somme des désillusions qu'il éprouva dans sa vie.

129

L'histoire de sa vie, telle que nous la raconte Benedikt, fut une succession ininterrompue de réalisations scientifiques et de déceptions professionnelles. Ce processus fut enclenché dès l'école secondaire, où, s'il faut l'en croire, il était de première force en latin, alors que son professeur refusait de le reconnaître. Un jour, le professeur donna un texte allemand à traduire en latin. Or, cet homme ignare n'avait pas remarqué que ce texte était la traduction allemande d'un morceau de Cicéron. Le jeune Benedikt se contenta de recopier le texte de Cicéron, sur quoi le professeur, une fois de plus, se mit à critiquer son latin. Là-dessus, Benedikt le ridiculisa devant toute la classe en produisant le volume de Cicéron d'où il l'avait copié. Nous trouvons dans cette anecdote l'un des grands leitmotifs de l'autobiographie de Benedikt.

En 1857, à l'âge de 22 ans, il présenta à l'Académie des Sciences de Vienne deux communications sur des découvertes qu'il venait de faire en physique, mais, à nouveau, il connut une désillusion. Benedikt affirme qu'il avait découvert une nouvelle loi relative au courant électrique, et que la même découverte fut publiée peu après par Siemens, qui se dispensa de le citer et fut considéré comme l'auteur de la découverte. C'est alors qu'un de ses maîtres, le professeur Oppolzer, lui conseilla de combiner ses dons pour la médecine et la physique en se consacrant à l'électrothérapie. À cette époque, cette nouvelle branche de la science faisait l'objet d'un intérêt renouvelé grâce aux découvertes de Remak. Benedikt consacra plusieurs années à des recherches en électrothérapie, tout en poursuivant l'exercice de la médecine. En 1866, il consigna les résultats de ses recherches dans un livre intitulé *Elektrotherapie*, qui fut longtemps un classique dans ce domaine.

Nous n'avons pas pu déterminer l'année précise où Benedikt devint médecin-chef de la Policlinique, c'est-à-dire du service de consultation externe, annexé au Département de Médecine interne de l'Hôpital général de Vienne. Benedikt eut là l'occasion d'examiner et de traiter de nombreux malades souffrant de troubles du système nerveux, ainsi que de nombreux hystériques et autres névrosés, si bien que son intérêt se porta de plus en plus vers le domaine de la névrose. Au cours des années 1870, les médecins commencèrent à s'intéresser à l'hypnotisme, à la suite de démonstrations sur des scènes publiques faites par des hommes tels que Hansen et Donato. Benedikt fut au nombre de ceux qui essayèrent d'appliquer ce procédé au traitement des névroses. Paradoxe : ce fut Joseph Breuer qui mit Benedikt en garde contre l'hypnotisme, mais Benedikt déclare que ses scrupules

130

s'évanouirent à la suite d'une conversation qu'il eut avec Charcot en 1878. Nous savons, d'après les publications et l'autobiographie de Benedikt, qu'après une période d'enthousiasme, il fut déçu des résultats de l'hypnotisme. Il remarqua que lorsqu'un symptôme disparaissait sous l'effet de l'hypnose, il était bientôt remplacé par un autre.

Plus tard, il en vint à conclure que la plupart des patients qui manifestaient les signes de l'état d'hypnose ne faisaient que prétendre être hypnotisés afin de plaire au médecin. Quelques-uns d'entre eux avouèrent à Benedikt avoir agi de la sorte, si bien qu'il devint un adversaire déclaré de l'hypnotisme.

Pour en revenir à l'autobiographie de Benedikt, il est surprenant de voir l'importance qu'il attache aux injustices qu'il eut à subir au cours de sa vie. Benedikt affirme avoir été le premier à décrire une certaine variété de phobie, sous le nom de *Platzschwindel*, mais peu après, Westphal décrivit le même état sous le nom d'*Agoraphobie* et en récolta tout le mérite. Puis, Benedikt se lança dans l'étude des criminels ; il effectua des mensurations sur le crâne de ces individus, et son exemple fut bientôt suivi par Lombroso, à qui l'on attribua le mérite d'avoir été le fondateur de l'anthropologie criminelle. En neurologie, Benedikt avait décrit un syndrome qui comprenait une hémiplégie et une paralysie oculaire du côté opposé ; Charcot reconnut la valeur de cette découverte et appela cette affection « syndrome de Benedikt », nom sous lequel on la désigne dans les manuels français. Or, il arriva un jour, à Vienne, qu'un des collègues de Benedikt présenta ce même cas comme s'il s'agissait d'une maladie extraordinaire et inconnue. Benedikt informa alors ses collègues que partout, sauf à Vienne, on connaissait cette prétendue maladie nouvelle sous le nom de « syndrome de Benedikt ».

L'autobiographie de Benedikt contient d'autres exemples de ce qu'il appelle la stupidité et la mauvaise foi de ses collègues. Il s'y plaint amèrement de Vienne et des Viennois. Benedikt considérait la haine de toute supériorité comme un trait caractéristique de la mentalité viennoise. C'est pour cette raison, dit-il, que Mozart, Haydn et Schubert avaient été discrédités à Vienne, que le poète Grillparzer y avait été persécuté et ne fut reconnu qu'après sa mort. C'est de la même façon, ajoutait Benedikt, que lui-même avait été considéré à l'étranger — mais à l'étranger seulement — comme un médecin autrichien de premier plan.

131

Il faut remarquer cependant que Benedikt demeura toute sa vie à Vienne sans jamais songer à s'installer ailleurs. Une telle attitude envers leur ville semble avoir été assez fréquente chez les Viennois de ce temps. Hermann Bahr écrivait : « Le Viennois est un homme qui déteste et méprise les autres Viennois, mais ne peut vivre en dehors de Vienne. » Un autre trait caractéristique de Benedikt est la façon dont il s'identifie dans son autobiographie avec tous ceux qui subissent des frustrations. C'est avec une profonde indignation qu'il raconte les injustices subies par Semmelweis, Duchenne de Boulogne, Rokitansky, et par le physiologiste russe Cyon.

Ajoutons encore que l'autobiographie de Benedikt est d'un grand intérêt pour l'histoire de la médecine ; elle contient les portraits fort vivants de bien des médecins illustres de Vienne, comme ceux de l'anatomiste Hyrtl, du physiologiste Brücke, du pathologiste Rokitansky.

Il se dégage de l'autobiographie de Benedikt l'impression amère d'une vie remplie de frustrations scientifiques et professionnelles à Vienne. Au premier abord, on aurait pu penser qu'il s'agissait d'une carrière heureuse : Benedikt, n'avait-il pas été un pionnier en neurologie, en électrologie, en criminologie et en psychiatrie ? N'avait-il pas un poste d'enseignement à l'université de Vienne, une riche clientèle privée ? N'avait-il pas publié de nombreux ouvrages, voyagé beaucoup à l'étranger où on le considérait comme un des plus éminents médecins autrichiens ? Ne jouissait-il pas de l'admiration et de l'amitié de Charcot auquel il rendait visite chaque année ? Et pourtant, les Mémoires de Benedikt sont celles d'un homme frustré et qui, littéralement, étouffe de ressentiment.

Il serait, certes, intéressant de vérifier les assertions de Benedikt en les comparant d'autres sources. La seule description utilisable de Benedikt qui nous soit connue jusqu'ici se trouve dans l'autobiographie du neurologue allemand Adolph Strümpell. Strümpell avait été interne des hôpitaux de Vienne de 1877 à 1878. Il esquisse un tableau imagé du monde médical de Vienne à cette époque, et en décrit les personnages principaux, parmi lesquels Benedikt. En voici quelques extraits :

132

« Benedikt était assurément doué de talents extraordinaires et presque géniaux. Il lui manquait, malheureusement, une formation méthodique et l'autocritique, et c'est pourquoi il ne put jamais exercer une influence durable et conforme à ses dons dans le domaine scientifique qui était le sien. Benedikt était le chef du Service de Neurologie de la Policlinique générale de Vienne. Ses démonstrations cliniques et ses explications exerçaient un effet fascinant sur l'auditoire, surtout sur la jeune génération. Le visage étroit de Benedikt, avec ses yeux à demi-fermés tandis qu'il parlait, témoignait de luttes intérieures et de passions. Il souffrait de ne pas être reconnu par ses collègues et cherchait une compensation auprès des étudiants. Ses conférences impressionnaient toujours par l'abondance de pensées originales et la sûreté apparente de son jugement, mais en y regardant de plus près, on était amené à émettre des doutes sur l'exactitude de ses assertions. Parce que Benedikt pratiquait toujours dans des services de consultations externes, il lui manquait la possibilité d'un contrôle anatomopathologique, si nécessaire. C'est pourquoi il ne se rendait pas compte du caractère douteux de beaucoup de ses diagnostics [...].

Du point de vue thérapeutique, Benedikt manquait également de la rigueur critique nécessaire. Il sous-estimait ¹¹ considérablement l'efficacité de ses méthodes de traitement galvanique.

Au cours des années qui suivirent, Benedikt eut à subir bien des épreuves au sein de sa famille. Lorsque j'allai le voir à Vienne en 1910, il vivait comme un vieil homme, en compagnie d'une de ses filles, isolé et presque oublié. Sa clientèle privée, qui avait été fort nombreuse auparavant, avait peu à peu disparu. Il était en mauvaise santé et aux prises avec des difficultés financières ¹². »

Ajoutons encore que vers la fin de sa vie, Benedikt commença à s'intéresser aux « sciences » occultes qu'il avait méprisées jadis.

Lorsqu'il mourut en 1920, Benedikt était déjà un personnage du passé. Il est regrettable que personne ne se soit soucié de savoir ce qu'il pensait de certains événements survenus pendant sa vie, entre autres du succès de la psychanalyse.

Il faut se demander pourquoi Benedikt se sentait rejeté par ses collègues. À première vue, on peut en trouver deux raisons :

133

— Benedikt, homme aux dons multiples, s'est intéressé à beaucoup de sujets et a apporté à chacun de ceux-ci une contribution appréciable, mais il n'a jamais réalisé quelque chose de premier ordre. Erna Lesky a montré que malgré que Benedikt eût reçu une formation solide en recherche scientifique et connût un brillant début de carrière, il se laissait emporter par son imagination, confondait constamment le domaine des faits avec celui de

¹¹ Nous traduisons textuellement le mot *unterschätzte*, mais il s'agit manifestement d'un lapsus : il faudrait lire non pas « sous-estimait » mais « surestimait ».

¹² Adolph Strümpell, *Aus dem Leben eines deutschen Klinikers*, Leipzig, Vogel, 1925, p. 108-110.

l'imagination. C'est surtout pour cette raison, semble-t-il, que ses collègues eurent de la difficulté à le prendre tout à fait au sérieux.

— Benedikt avait un penchant excessif pour la polémique. Il ne se contentait pas de répondre d'un ton mordant à ceux qui le critiquaient, mais lançait des critiques venimeuses aux auteurs dont il n'approuvait pas les idées. En 1894, il publia un petit livre¹³ où il attaquait violemment Krafft-Ebing, qui s'adonnait alors à l'hypnotisme. Benedikt ne se contenta pas d'affirmer que Krafft-Ebing s'était laissé mystifier par ses sujets. Il s'attaqua à sa personne, annonçant qu'il allait le soumettre à une « analyse psychologique », c'est-à-dire qu'il disséquerait sa personnalité afin d'en obtenir les éléments de base, et qu'il la reconstruirait ensuite pour la rendre intelligible. Lorsque Fliess publia ses théories sur les correspondances entre certaines régions des fosses nasales et les organes sexuels, Benedikt le ridiculisa dans un article intitulé « Die Nasen-Messias » (Le poème-messianique sur le Nez).

Ces deux raisons suffiraient à expliquer l'impopularité de Benedikt à Vienne, mais l'on peut se demander s'il n'y en avait pas d'autres. Cela nous amène à examiner de plus près les origines ethniques et familiales de Benedikt.

Les origines de Benedikt

Benedikt était issu d'une famille juive de la province du Burgenland. En 1835, l'année de sa naissance, les Juifs établis en Autriche relevaient de différents groupes, dont les conditions politiques, sociales, économiques et culturelles étaient très diverses :

— Le groupe privilégié des « familles tolérées » de Vienne, qui jouait un grand rôle dans la vie économique.

134

— Un deuxième groupe privilégié, établi à Vienne, et que l'on appelait la communauté « israélite-turque ». C'étaient des Juifs de langue judéo-espagnole, venus de Constantinople et de Salonique et longtemps protégés par le sultan.

— D'autres communautés relativement privilégiées, telles que les communautés juives des petites villes de la province du Burgenland : Eisenstadt, Kittsee, etc., sur lesquelles nous reviendrons.

— Les Juifs des ghettos, dans l'enceinte de certaines villes comme Presbourg. A Presbourg, 5000 Juifs s'entassaient dans une longue rue étroite, où la plupart d'entre eux possédaient une boutique et quelques-uns de grosses entreprises. Ils se pliaient à une discipline religieuse très stricte et vivaient selon les règles d'une âpre concurrence commerciale.

— Les Juifs de Galicie étaient très nombreux et vivaient dans de petites villes et des villages, formant des communautés aux liens solides, mais ayant aussi des relations étroites avec les paysans polonais.

— Il y avait aussi des réfugiés juifs venus de Russie, que tous les autres regardaient de haut.

La mentalité des Juifs était fort différente d'un groupe à l'autre, et l'on peut comprendre qu'après l'émancipation qui suivit la révolution de 1848, ces différences de mentalité se soient maintenues parmi leurs descendants. C'est ainsi que la mentalité d'un Juif

¹³ Moriz Benedikt, *Hypnotismus und Suggestion*, Leipzig-Vienne, Breitstein, 1894, 90 p.

autrichien de l'an 1880 ne saurait être comprise si l'on fait abstraction de la communauté dont il tirait son origine. À ce propos, nous savons, par exemple, qu'Obersteiner (professeur et riche mécène) descendait d'une des « familles privilégiées » de Vienne, Moreno d'une communauté judéo-espagnole, Benedikt et Adler de communautés relativement privilégiées du Burgenland, Bertha Pappenheim du ghetto de Presbourg, et Freud, enfin, de Juifs de Galicie. Plus les privilèges de la communauté d'origine avaient été réduits, plus l'individu était porté à être sensible à l'antisémitisme.

Pour en revenir à Benedikt, il faut noter que tandis que son livre est rempli de plaintes contre les injustices sans nombre qu'il aurait subies de la part de ses collègues, des universitaires et des Viennois en général, pas une seule fois il ne se plaint d'avoir été victime de l'antisémitisme. A cet égard, Benedikt offre un contraste frappant avec Freud. Ce dernier s'est, lui aussi, plaint d'avoir souffert nombre d'injustices, mais celles-ci provenaient surtout, selon lui, de l'antisémitisme.

135

Le docteur Hans Beckh-Widmanstetter, de Vienne, qui était admirablement renseigné sur l'histoire de l'École de Médecine de Vienne, m'a informé du fait que Benedikt était un Juif pratiquant qui s'était chargé de certaines fonctions auprès d'une des communautés israélites de Vienne. Bien que partisan d'un rabbin libéral, il avait insisté pour que sa fiancée se convertisse au judaïsme, mais avait obtenu certaines concessions dans l'organisation de la cérémonie, par égard pour elle.

Comme nous l'avons déjà mentionné, Benedikt était né en 1835, dans la province du Burgenland, peuplée à cette époque de trois cent mille âmes. Ici aussi, il nous faut faire quelques remarques. Dans la vaste mosaïque qu'était la monarchie austro-hongroise, le Burgenland, qui n'était qu'une petite province, avait pourtant son importance. Il avait longtemps constitué une sorte d'Etat tampon entre l'Autriche et la Hongrie. Les magnats hongrois, qui possédaient une grande partie du territoire, étaient favorables à l'Autriche, opinion exceptionnelle au sein de la noblesse hongroise. La majorité de la population était de langue allemande, mais il y avait aussi des immigrants croates, de nombreux Tziganes, et enfin quelques communautés juives prospères. Ces Juifs jouissaient d'un statut beaucoup plus libéral que dans les autres parties de l'Empire. Nombre d'entre eux étaient des marchands, et, comme tels, ils servaient d'intermédiaires entre les Juifs du ghetto de Presbourg et les centres commerciaux de Vienne.

Le Burgenland est la seule partie de l'ancien royaume de Hongrie qui appartienne aujourd'hui à l'Autriche, ce qui est naturel puisque sa population est de langue allemande. C'est une contrée pittoresque, avec des lacs bordés de roseaux, des champs, des bouquets d'arbres, des vignobles, des châteaux sur des collines, et de petits villages qui respirent le charme d'un monde révolu. Le Burgenland est célèbre par son infinie variété d'oiseaux ; dans certains villages, presque chaque toit accueillait un nid de cigognes. Le Burgenland a donné naissance à plusieurs grands hommes, tels que le compositeur Haydn (qui, lui aussi, était d'Eisenstadt) et Liszt. Parmi les médecins, on peut citer le grand anatomiste Hyrtl, Benedikt (qui naquit à Eisenstadt) et Alfred Adler, dont la famille habitait une bourgade voisine, Kittsee. Il est intéressant de noter que Benedikt semble avoir été l'élève préféré de Hyrtl, et qu'à son tour il compta Adler parmi ses étudiants.

La contribution de Benedikt à l'étude des névroses

Laissant de côté l'apport de Benedikt dans d'autres domaines, nous donnerons un aperçu de sa contribution à l'étude des névroses.

Dès 1864, Benedikt ¹⁴ soutenait que l'hystérie ne provenait pas d'une maladie physique des organes génitaux, comme beaucoup le croyaient à l'époque. A cet égard, Benedikt se conformait à l'enseignement de Briquet, dont le manuel, qui révolutionna les idées sur l'hystérie, avait paru cinq ans plus tôt à Paris. Pourtant, à la différence de Briquet, Benedikt voyait les causes de l'hystérie dans des perturbations fonctionnelles de la vie sexuelle.

Quatre ans plus tard, en 1888, le manuel de Benedikt sur l'électrothérapie ¹⁵ contenait un chapitre de 42 pages sur l'hystérie. Benedikt attribuait les causes de l'hystérie à une prédisposition anormale et une hypersensibilité du système nerveux, provenant de stimulations psychiques précoces, notamment des organes génitaux ainsi qu'aux anomalies de la vie sexuelle, plus particulièrement aux frustrations sexuelles. Benedikt cite aussi quatre cas d'hystérie chez l'homme ; il les attribuait aux mauvais traitements subis pendant l'enfance et à des troubles précoces de la *libido* (terme utilisé à plusieurs reprises par Benedikt). Il ne croyait pas en l'efficacité de l'électrothérapie, puisque les véritables causes de l'hystérie n'étaient autres que les troubles de la vie sexuelle que le patient gardait secrets.

En 1889 ¹⁶, Benedikt publia une série d'observations cliniques qu'il avait assemblées pour en faire une communication qu'il devait prononcer lors d'un congrès international à Paris. La revue autrichienne où parurent ces observations n'avait qu'une circulation limitée, et c'est probablement pour cette raison que Benedikt les inséra plus tard dans son autobiographie, où elles sont plus facilement accessibles. Les observations de Benedikt sont brèves ; en voici quelques-unes.

137

Benedikt avait été appelé pour examiner une jeune femme qui avait des maux de tête intolérables ; on craignait qu'il ne s'agisse d'une méningite. Ne détectant aucune maladie physique, il prit la patiente à l'écart et lui demanda de lui parler de son amour secret. Mais il ne s'agissait pas de cela. Elle lui raconta qu'elle souffrait parce que ses parents l'avaient retirée de l'école malgré son ardent désir de continuer ses études. Benedikt lui déclara qu'il se chargeait de régler cette question avec ses parents, à la condition qu'elle quittât le lit, s'habillât et prît son dîner en famille. Il expliqua l'importance de son désir d'étudier à ses parents, qui acquiescèrent aussitôt, si bien que lorsqu'elle vint à table, sa prétendue méningite avait déjà disparu et qu'elle recouvra dès cet instant la santé.

Mais, dans la majorité des cas, Benedikt attribuait l'origine de la névrose à un secret touchant à la vie sexuelle. Telle était, par exemple, l'histoire d'une femme mariée qui, craignait-on, commençait une méningite. En fait, son mari était impuissant et elle avait

¹⁴ Moriz Benedikt, *Beobachtungen über Hysterie*, tiré à part de *Zeitschrift für praktische Heilkunde*, 1864.

¹⁵ Moriz Benedikt, *Elektrothetapie*, Vienne, Tendler & Co. 1868, p. 413-445.

¹⁶ Moriz Benedikt, « Ans der Pariser Kongresszeit ». *Internationale Klinische Rundschau*, 1889, vol. 3, p. 1531-1533, 1573-1576, 1611-1614, 1657-1659, 1699-1703, 1858-1860.

quelque raison de craindre une grossesse illégitime. Aussitôt qu'un gynécologue l'eut rassurée à cet égard, la « méningite » disparut.

Une autre fois, Benedikt fut appelé en consultation auprès d'une femme qui, du matin au soir, était sujette à des accès de toux. Elle le reçut avec les mots « Herr Professor, vous ne me guérez pas ! » Benedikt comprit qu'un secret la faisait souffrir et conseilla que le médecin de famille tâche de le découvrir. Mais celui-ci ne trouva rien. Alors les parents conduisirent la patiente à Benedikt. Celui-ci dit à la mère que l'expérience lui avait appris que, dans des cas analogues, les jeunes femmes sont généralement sous l'emprise d'un secret pénible qu'elles n'oseraient même pas révéler à leur mère. Sa fille n'avait-elle pas été la victime de quelque abus sexuel ? La mère s'indigna d'abord à cette idée, mais lorsqu'elle parla à sa fille seule à seule, elle apprit que, dès l'âge de dix ans, celle-ci avait été à maintes reprises soumise à des abus sexuels de la part d'un homme que la famille connaissait et qu'elle rencontrait encore parfois à des réunions mondaines. Lorsque Benedikt se rendit auprès de la patiente, elle lui dit : « À présent, docteur, vous me guérez ! », ce qui arriva rapidement, si bien que quelque temps après elle fut en mesure de se marier, et eut une vie matrimoniale heureuse.

138

Benedikt rapporte plusieurs autres exemples de femmes hystériques qui avaient été guéries en confessant leurs secrets pathogènes et en trouvant une solution aux problèmes qui s'y rattachaient. Au nombre de ces patientes, il y avait des femmes présumées paralysées qui furent bientôt en mesure de marcher. Pourtant, loin de prétendre voir partout une psychogénèse, Benedikt parlait de « prétendues névroses » qui, en fait, résultaient d'une maladie, physique et qui disparaissaient à la suite d'un traitement physique approprié.

En 1891, Benedikt énonce à nouveau sa théorie sur l'hystérie ¹⁷. Elle est fondée sur la vulnérabilité innée ou acquise du système nerveux, mais sa cause véritable est soit un traumatisme psychique (qui peut se produire aussi bien chez l'homme que chez la femme), soit un trouble fonctionnel du système génital ou de la vie sexuelle qu'une femme gardera secret, même vis-à-vis de son parent le plus proche et de son médecin de famille. Benedikt proclamait la futilité du traitement hypnotique de l'hystérie et la nécessité d'opérer à l'état conscient.

En 1894 ¹⁸, Benedikt publie un important article sur ce qu'il appelle en anglais « Second Life », c'est-à-dire cette vie intérieure secrète de l'homme bien portant comme du malade. La seconde vie consiste en des représentations, des imaginations, des ruminations mentales que l'individu garde pour lui-même. Certains genres d'individus sont plus portés que d'autres à la faire progresser, comme, par exemple, les hommes sensibles qui n'ont pas été reconnus par leurs semblables, ou ceux dont la personnalité offre un grand contraste avec leur environnement, ou encore ceux qui n'ont pas eu l'occasion de faire fructifier leurs talents. Benedikt décrit plusieurs formes de cette « seconde vie » ; par exemple, celle des excentriques, des joueurs, des criminels, des neurasthéniques. La « seconde vie », nous dit Benedikt, est bien plus fréquente chez la femme que chez l'homme : la femme est soumise à un degré plus élevé aux pressions exercées par les conventions sociales, et elle est obligée de dissimuler davantage que l'homme. C'est aussi la raison pour laquelle l'hystérie est plus fréquente chez la femme que chez l'homme. Cette vie intérieure est un domaine de l'esprit humain sur lequel les hommes de science ne

¹⁷ Moriz Benedikt, « Ueber Neuralgien und Neuralgische Affectionen und deren Behandlung », *Klinische Zeit — und Streitfragen*, vol. 6, n° 3, p. 67-106.

¹⁸ Moriz Benedikt, « Second Life. Das Seelenbinnenleben des gesunden und kranken Menschen », *Wiener Klinik*, 1894, vol. 20, p. 127-138.

se sont pas suffisamment penchés et qui, pourtant, est d'une importance capitale en psychothérapie. Le premier soin du thérapeute devrait être l'exploration de ce domaine, surtout lorsqu'il a à traiter une femme déprimée ou hystérique.

139

En 1895, Benedikt insère dans un traité sur l'esprit humain ¹⁹ sa publication antérieure sur « Second Life », insistant sur le rôle fondamental qui lui revient non seulement dans l'hystérie et les autres névroses, mais aussi dans les maladies mentales graves et certains maux physiques. Il insiste encore sur le rôle d'un amour frustré (ou des troubles sexuels) dans la psychogenèse des névroses, et plus particulièrement de l'hystérie.

Dans son autobiographie, Benedikt ²⁰ revient sur le sujet de la « vie intérieure », qu'il considérait, de toute évidence, comme son apport le plus important à la science médicale. À la suite d'un nouvel exposé de ses théories sur les névroses et l'hystérie, il en donne des illustrations tirées des cas qu'il eut à traiter au cours de sa pratique médicale antérieure.

Remarquons encore que Benedikt n'a jamais prétendu que ses théories sur le rôle de la sexualité aient suscité une indignation ou une hostilité quelconques chez ses nombreux ennemis.

Le rôle de Benedikt dans l'histoire de la psychiatrie dynamique

Nous allons maintenant essayer d'évaluer le rôle de Benedikt dans l'histoire de la psychiatrie dynamique moderne.

Lors des dernières décennies du XIX^e siècle, alors qu'une vague d'hypnotisme déferlait sur le monde médical européen, Benedikt fut l'un des premiers à adopter l'hypnotisme en tant que traitement thérapeutique, mais il fut aussi l'un des premiers à en reconnaître l'insuffisance et à le condamner.

140

Benedikt fut également un des premiers à souligner le rôle de cette vie intérieure de l'individu. Cette « seconde vie », comme il la nommait, n'est pas seulement le royaume du rêve éveillé. C'est également le domaine des ambitions déçues, des amours frustrés, des secrets pathogènes de toutes sortes. Benedikt semble avoir été le premier à introduire dans le domaine médical la notion séculaire du secret pathogène. Il a aussi insisté sur le rôle de la « seconde vie » dans les névroses, les psychoses et la criminalité. Soit dit en passant, le criminologue suédois Andreas Bjerre a publié d'excellentes études sur le rôle de cette vie d'illusions secrètes chez les criminels.

Benedikt fut sans aucun doute un pionnier dans le domaine de la sexologie par son insistance sur le rôle pathogène des tendances sexuelles réprimées dans la pathogenèse des névroses, et particulièrement de l'hystérie.

Benedikt semble avoir été un maître dans l'exercice de psychothérapies brèves. Le XIX^e siècle, avait connu diverses méthodes de psychothérapie (même si ce terme n'existait pas encore). Outre l'hypnotisme, la suggestion et la « cure d'âme » des ecclésiastiques, il y avait des médecins qui pratiquaient ce que l'on appelait, parfois, le « traitement moral », c'est-à-dire un traitement qui visait à soutenir, diriger le patient, et lui permettre de

¹⁹ Moriz Benedikt, *Die Seelenkunde des Menschen als reine Erfahrungswissenschaft*, Leipzig, O.R. Reisland, 1895.

²⁰ Moriz Benedikt, *Aus meinem Leben. Erinnerungen und Erörterungen*, Carl Konegen, Vienne, 1906, p. 127-146.

s'exprimer. Mais ce genre de traitement n'était pas enseigné systématiquement. C'est précisément cette méthode que Benedikt perfectionna en l'enrichissant de la notion du secret pathogène et de la « seconde vie » intérieure. On peut se demander dans quelle mesure Benedikt, chef de la Policlinique neurologique, enseigna ces méthodes nouvelles à ses étudiants.

On peut se demander également quelle fut, à cet égard, l'influence de Benedikt sur Freud et Adler.

Il est certain que Freud connut Benedikt personnellement et nous avons déjà indiqué les quelques mentions qu'il fait de lui. L'influence de Benedikt ressort surtout indirectement de l'étude de ses écrits. Comme l'a déjà indiqué Andersson, on la décèle dans la façon dont Freud insiste sur le rôle que jouent la vie intérieure secrète, les événements traumatiques et les secrets d'ordre sexuel dans l'étiologie des névroses. En outre, comme le dit Andersson, il est fort probable que Benedikt ait inspiré à Freud l'idée d'explorer directement la vie secrète de ses patients, sans le détour de l'hypnose. Rien ne ressemble davantage aux observations cliniques de Benedikt que celles que Freud a consignées dans les *Études sur l'hystérie*.

141

Il est intéressant de noter que Benedikt critiqua la conception de Breuer et celle de Freud sur l'hystérie : il est évident qu'il ne croyait pas que l'événement traumatique eût été réellement refoulé par le patient ²¹. À l'époque, Benedikt ne croyait plus au sommeil hypnotique et pensait, comme on l'a dit, que dans leur désir de plaire au médecin, les patients faisaient semblant d'être hypnotisés.

L'influence de Benedikt sur Alfred Adler et sa psychologie individuelle est plus difficile à évaluer. Ces deux hommes avaient ceci en commun qu'ils étaient tous deux issus de communautés juives de Burgenland. Ainsi qu'il a été mentionné, Benedikt était né à Eisenstadt, tandis que le père d'Alfred Adler était originaire de la bourgade voisine de Kittsee. On ignore si les deux familles s'étaient connues. D'après les recherches faites à Vienne par le docteur Beck-Widmanstetter, Alfred Adler, après avoir reçu son doctorat en médecine à l'université de Vienne, le 22 novembre 1895, travailla en 1895 en qualité d'« aspirant » dans la Policlinique de Benedikt. Cette même année, Benedikt y donna une série de conférences intitulées « Chapitres choisis sur la psychologie des malades et des dégénérés, en tenant particulièrement compte de la craniologie ».

Il est remarquable cependant qu'Alfred Adler n'ait jamais mentionné (à notre connaissance) le nom de Benedikt. Il y a deux raisons plausibles à cela : soit quelque rivalité entre les deux familles ou entre les communautés juives d'Eisenstadt et de Kittsee, soit l'attitude différente des deux hommes à l'égard de la religion. Benedikt resta toute sa vie un Juif pratiquant ; Alfred Adler, lui, se convertit au protestantisme.

Quoi qu'il en soit, l'influence de Benedikt est apparente dans le refus d'Adler d'admettre l'idée de l'inconscient dans ses thérapies de courte durée, centrées sur la « fiction directrice » qui est, selon lui, le grand moteur de la vie d'illusions du patient, et enfin, ce qui est fort probable, dans son optimisme thérapeutique. On comprendra mieux la psychothérapie d'Adler si on la considère comme un perfectionnement de la psychothérapie de Benedikt plutôt qu'une déformation de la psychanalyse de Freud.

Nous espérons que ces quelques notes sur Moriz Benedikt encourageront les historiens de la médecine à accorder une attention accrue à ces hommes obscurs et oubliés, dont le rôle a pourtant été essentiel au progrès de leur science.

²¹ Moriz Benedikt, *Hypnotismus und Suggestion. Eine klinisch-psychologische Studie*, Leipzig-Wienne, Breitenstein, 1894, p. 64-65.